

« En tant qu'artiste, je sens une tension entre le personnel – mon identité personnelle, le social – mon identité nationale et la créativité. Dans le théâtre palestinien, c'est un conflit permanent – un compromis entre travailler sur des pièces qui soutiennent notre identité nationale et faire de « l'art pur ». A cause de la pression due à notre situation, on doit travailler sur les deux et il devient alors trop facile de faire des compromis entre ces deux choses.

Le problème est que plus on se concentre sur les problèmes identitaires et de résistance, plus on se retrouve à faire de la politique et des slogans. Cela devient artificiel. Et plus on décide d'être créatif, de « faire de l'art », plus on augmente nos problèmes économiques. La créativité coûte cher, elle prend du temps. Et généralement cela ne correspond pas aux attentes des organismes de subventions. Ainsi, on a un double problème d'argent ; plus de frais et moins de soutien. »

Fathi Abdelraman, metteur en scène,
Theatre Society for Performing Arts & Training (PAT)
de Ramallah

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 145.

« C'est important pour nous d'être ici et de travailler avec des jeunes et des non-acteurs, non seulement des jeunes mais aussi des groupes au sein de la communauté : femmes, personnes âgées, peu importe. L'important c'est de leur donner une voix et une tribune pour faire entendre leur voix. Le théâtre est un outil important, un moyen important pour eux, pour qu'ils s'expriment, qu'ils pensent librement, qu'ils trouvent leur propre imagination et se saisissent de leurs émotions pour en parler.

Le théâtre peut avoir également un effet profond sur l'identité des gens et sur l'aspect politique de la vie. Le théâtre qui tente d'avoir cet effet consciemment est en général considéré comme un théâtre "alternatif". Mais ce que nous faisons, et c'est important ! c'est de "normaliser" ce théâtre alternatif et de l'utiliser avec les jeunes très tôt. Nous piquons à vif leur intérêt... nous les aidons à comprendre que le théâtre existe et ce qu'il peut réellement leur apporter dans leur vie. Nous commençons quand ils ont 15 ans, encore adolescents, car, à cet âge, ils ont beaucoup d'énergie qui pourrait devenir destructrice - si elle n'était pas utilisée proprement et positivement - destructrice pour eux-mêmes et pour la communauté. »

Iman Aoun – Directrice artistique d'Ashtar Theatre à Ramallah

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 123.

« Je pense que nous en sommes encore au commencement... Le commencement de la découverte du théâtre. Pour moi, faire du théâtre pendant 50 ou 60 ans, c'est comme si c'était hier, ça n'est pas une très longue histoire du théâtre. En France, vous dites que vous avez un mouvement théâtral – il a 300 ans ! Ici, nous disons que nous essayons, nous n'en sommes qu'au début. En une demi-heure, je vous ai raconté toute l'histoire – elle a commencé en 1967, c'est comme si c'était hier. Mon grand-père était encore vivant ! Donc je ne dis pas que nous avons une histoire, je dis que nous avons fait beaucoup. Je dis que c'est très bien. Mais je ne dis pas que c'est un « mouvement de théâtre ». Je dirais que nous essayons de faire du théâtre. Les gens commencent tout juste à apprendre. Nous n'avons toujours pas de réel public de théâtre. Ce n'est qu'une réaction, aller au théâtre est un acte politique du public, une réaction militante, pas artistique, même si les pièces elles-mêmes deviennent plus artistiques, plus professionnelles.

Donc, si je dis que je suis un acteur professionnel et que nous avons un théâtre professionnel en Palestine, tant que je ne réussis pas à développer un public et à construire une culture théâtrale, je sens que je joue dans le vide ! Pour qui je joue ? Je suis un professionnel pour qui ? Ça n'est pas de la culture...”

Amer Khalil, Directeur du Théâtre National Palestinien de Jérusalem Est
DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 43.

« Nos spectacles se déroulent au travers de plusieurs dimensions et de plusieurs mondes. Il y a un « écran magique » fait de rubans de caoutchouc verticaux. Un acteur peut sauter à travers et disparaître. Nous pouvons aussi projeter une image ou une vidéo sur l'écran. Donc, si on s'accorde bien, on peut donner l'illusion qu'un acteur sur la scène devient une personne marchant dans une oliveraie ou la rue d'un village ou bien qu'il est retourné à une vie passée ou parti vers le futur. L'acteur saute à travers le rideau au même moment qu'on projette une image de lui dans la nouvelle situation.

Notre dernière pièce se nomme : « Alma Tour », ce qui veut dire « Le Dieu » en arabe. Dans la pièce, c'est le Dieu de Tantoura. C'est l'histoire d'un garçon dont la famille a été tuée par l'armée israélienne en 1948. Il n'a donc pas de parents et il cherche dans la ville avec son grand-père le lieu, le souvenir, l'histoire. Dans cette pièce, nous utilisons quatre « dimensions » : le théâtre, la vidéo, les odeurs et les sensations. Ainsi, quand le garçon se souvient de la mer et des endroits proches de la mer - Acho, Jaffa et Askalan - nous jetons de l'eau salée sur le public ! Parfois, lorsque je saute et que je suis derrière le rideau magique, j'ai cette sensation, une sensation très très étrange, qu'un jour, lors d'une de mes performances, je vais sauter à travers le rideau et disparaître ! Maintenant, nous faisons un spectacle où je joue un personnage qui retourne à Jaffa. Je saute à travers le rideau dans un champ d'orangers pour cueillir les oranges d'un arbre et parfois, je sens que je vais sauter à Jaffa et ne revenir... plus jamais revenir.

Nidal Khatib – Comédien du Théâtre Tantoura à Ramallah

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 139.

« Quand nous entendons les voix des enfants qui rient, et quand, après la séance, le public, les enfants viennent vers nous et nous embrassent, nous savons que nous sommes dans la bonne direction. Souvent les adultes - les enseignants et les parents—réagissent. Après le spectacle, ils viennent nous dire que nous les avons fait pleurer et rire en même temps. Par exemple, il y a trois jours, nous avons fait un spectacle au sujet de Haïfa. L'une des enseignantes était originaire de là-bas. Le directeur de l'école a pris beaucoup de photographies, certaines la montrent en train de pleurer pendant le spectacle.

Nous avons le sentiment très spécial que le message que nous passons est important, car il touche le cœur des gens, pas seulement leur esprit. Nos spectacles les rendent heureux. Ils repartent en pensant à notre travail. Cela me rend moi aussi très très heureuse ! »

Mysoun Abu Ain, comédienne Théâtre Tantoura à Ramallah

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 141.

« Dès le début, nous avons été attaqués. Nous pensions qu'il serait impossible d'être comédiens et d'avoir un théâtre à Hébron. Mais nous n'avons pas abandonné, car nous croyions en ce que nous faisions. Peu à peu, nous avons constaté que nous progressions. Nous faisons de bonnes choses que les gens ont commencé à accepter et à apprécier. Ils ont compris que nous ne faisons pas seulement du théâtre comique pour faire rire.

Nous enseignons également. C'est du théâtre éducatif ; on ne se contente pas de regarder, de rire et de partir. Non, ils ont compris qu'ils regardaient des pièces qui laissaient des points d'interrogation dans leur esprit. Des questions ! Oh, vraiment ? Est-ce que nous avons cela ? Ils ont raison ! Que devons-nous faire avec cette question, avec ce problème ? Beaucoup de questions – nous avons provoqué le public en lui laissant dans l'esprit de nombreux points d'interrogation auxquels il doit vraiment réfléchir – ce qui se passe autour de lui, ce qui se passe ici. Sur scène, nous mettons en lumière de nombreux problèmes auxquels les gens ne prêtaient pas attention auparavant. »

Raed Alshyoukhi, Comédien du « Yes Theatre » à Hébron

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 105.

« Nous vivons au milieu de nombreux cercles : la famille, l'école, la communauté et l'occupation. Le plus grand cercle, qui contient tous les autres, est celui de l'occupation. Nous ne pouvons pas faire grand-chose contre l'occupation, mais au sein du cercle de l'occupation, nous pouvons nous occuper des autres cercles ; nous luttons contre les mauvaises attitudes des familles, de la communauté, des écoles, de la rue. Tout. Nous nous efforçons de briser les effets négatifs de ces cercles, qui agissent comme des menottes et vous empêchent de faire ce que vous voulez vraiment faire, d'apporter le changement que vous voulez vraiment apporter à cette société. »

Iyad Zahdeh, Comédien du « Yes Theatre » à Hébron

Propos recueillis par Jonathan DAITCH (Extrait non utilisé dans le livre *Voix du théâtre en Palestine*, 2021)

« Une partie de notre philosophie repose sur le fait que lorsque les gens se sentent dignes, lorsqu'ils ont le sentiment de « créer, de générer des choses », ils commencent à se considérer comme des artistes productifs. Lorsqu'ils cessent de se concentrer sur eux-mêmes pour se tourner vers les autres (« Je veux que les autres voient ce que j'ai à dire, je veux que les autres voient mon art »), ils deviennent alors des membres productifs de la société. Les laboratoires créatifs insistent sur le fait que tout est en vous, qu'il vous suffit de vous sentir à l'aise et de le laisser sortir.

Beaucoup d'étudiants sont timides, très protecteurs et très conservateurs lorsqu'ils arrivent, mais ils veulent être ici. Ils ont entendu parler du théâtre et de la danse, et ils veulent explorer ces domaines, voir comment ils peuvent s'y adonner. Et une fois qu'ils s'y sont essayés, ils s'épanouissent. Leurs personnalités sont différentes ; ils s'expriment beaucoup mieux qu'auparavant. Leur vie sociale s'améliore et leurs résultats scolaires deviennent excellents. À la fin, vous obtenez des citoyens engagés – ils s'impliquent dans des événements communautaires. Même les autres formes d'art qui se pratiquent dans différents endroits, ils y vont parce qu'ils ne veulent pas continuer à ne voir qu'eux-mêmes. Ils veulent découvrir les autres et ce qu'ils font, comparer et contraster. Je pense que c'est là toute la beauté de l'art. »

« L'occupation n'est pas seulement le mur qu'Israël construit autour de nos villes, c'est aussi le mur qu'ils construisent dans nos esprits. C'est l'occupation que nous reproduisons dans nos

esprits. Et cela se manifeste de deux façons : premièrement, vous opprimez les autres, et deuxièmement, vous vous habituez tellement à l'occupation que vous en venez à croire, et nos enfants en viennent à croire, par exemple, que c'est la réalité. Ainsi, lorsqu'ils se rendent en France, par exemple, c'est magique : « Que se passe-t-il ? Est-ce cela la vie ? Est-ce cela la liberté ? Peut-on simplement se déplacer sans passer par des points de contrôle ? » Ils ne croient pas que ce soit la « vraie » vie, car leur processus mental est tellement limité par l'occupation. Les Israéliens veulent nous limiter ; ils veulent nous empêcher d'être créatifs afin de pouvoir facilement nous influencer à leur guise.

Être une victime, penser que vous êtes une victime et croire que vous êtes une victime, eh bien, vous êtes une victime. Vous adoptez une attitude de victime dans votre vie, dans vos relations avec les autres, dans votre façon de leur parler, et finalement, cela devient toute une culture de personnes qui sont des victimes. Je ne veux donc pas être une victime. Je ne voudrais jamais que vous veniez voir nos enfants du théâtre et que vous voyiez en eux de la misère. Non. Mon objectif est que vous veniez voir des enfants pleins de vie, capables de changer leur statu quo, capables de changer l'avenir. Car c'est ainsi que nous nourrissons les gens – la misère ne nourrit pas l'espoir des gens, elle ne nourrit pas leur créativité. »

Rami Khader, Directeur du « Dyar Theatre » à Bethléem

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, pp. 81-82

La Belle Résistance, c'est quoi ?

« Pour moi, l'essence de la "Belle Résistance" est de construire la paix en soi-même pour être en mesure de la construire au sein de votre famille et au sein de votre communauté, pour être en mesure de construire la paix avec d'autres. Ce qui compte, c'est mon humanité et celle de ma communauté. Ma préoccupation est que les jeunes palestiniens puissent grandir et reconnaître leur potentiel à vivre pour leur communauté et pour le monde.

Je crois que le théâtre est l'un des moyens les plus merveilleux, puissants et civilisés de raconter votre histoire – votre version de votre histoire, c'est un moyen d'être honnête et de construire une paix intérieure. Si vous n'êtes pas honnête avec vous-même, vous ne pouvez être honnête avec personne. Et si vous n'êtes pas en paix avec vous-même, comment pouvez-vous faire la paix avec les autres ?

À Alrowwad, nous considérons les arts et particulièrement le théâtre, comme un moyen de créer un espace où les enfants s'expriment de manière paisible et non violente. De cette manière, nous remettons en cause les images négatives propagées par les médias. Par exemple, les enfants sont capables de partager les histoires racontées par leurs familles au sujet de leurs villages, y compris la réalité d'être attaqués, de populations massacrées, chassées et forcées de partir. Ils prennent conscience de leur propre histoire et peuvent exprimer leur véritable identité nationale. Le théâtre, l'art, faire des films et conter des histoires sont les moyens d'enseigner et de parler au sujet de la tragédie vieille de bientôt 70 ans en Palestine occupée et au sujet des générations de Palestiniens nés réfugiés, même parfois, comme cela est mon cas, dans leur propre pays. »

Abdelfattah Abusrour (Abed)), Directeur de l'Alrowwad Cultural et Arts Society
du Camp de réfugiés d'Aïda à Bethléem

DAITCH, Jonathan, 2021, *Voix du théâtre en Palestine*, Paris, ed. Riveneuve, p. 72.